

L'air de rien ...

Sitôt sortis de table, ils allèrent au salon afin de continuer, au calme, une conversation, agitée, entamée lors du deuxième digestif. L'inconfort du débat se trouverait ainsi atténué par le moelleux des coussins des sofas.

Depuis quelques minutes, Paul ne parlait plus. Et il n'écoutait pas davantage. Son esprit tout entier se trouvait mobilisé par un mouvement de troupe. En général, il menait au mieux ces guerres pantagruéliques : plats redondants, sauces récurrentes, répétition de desserts et autres alcools abondants. Mais là, il était sur le point de capituler. Peu à peu, il perdait son teint d'ordinaire si frais, la lividité l'envahissait. De furieux spasmes le secouaient à présent, et la douleur transparaissait jusqu'à ses sourcils.

Quand soudain, cédant à une pulsion maniaco-dépressive, il se délesta d'une flatulence d'un rapport qualité-bruit des plus satisfaisants. La variété du bouquet aromatique s'accompagnait de sonorités profondes aux tessiture et texture jusqu'alors inexplorées. L'inédit d'un tel dégazage saisit les interlocuteurs. Même si les dégâts n'égalèrent pas ceux de l'Erika, certains y laissèrent quelques plumes et les traces de mazout sur les galets étaient fort probables. La satisfaction repeint le visage du libéré. L'intoxication repeint le visage des témoins. Les plus alertes purent se précipiter aux fenêtres en un éclair, d'autres protégèrent leurs entrées olfactives par un coussin, leur col de chemise ou leur main.

N'ayant pas suivi la conversation, et ne connaissant pas la vitesse de propagation de ses effluves, Paul ne pourrait dire à quel moment précis les vociférations avaient succédé aux délibérations du débat qu'il venait de relever.

La même norme comportementale qui avait contraint Paul à ne pas accepter sa mutation vers le trône salvateur contraignait à présent l'ensemble des convives à rester discrets sur l'événement. Seul l'homme dont la partie supérieure du tronc s'exposait à la fenêtre crut bon de justifier sa position.

- « Quel temps magnifique ! Ne pourrions-nous point en profiter ? »

Il fut décidé que ceux dont les jambes ne permettaient pas une promenade bienfaitrice resteraient dans le salon en conservant les vitres ouvertes afin de profiter du bon air extérieur.

La confusion rétablie, le débat pouvait reprendre où il avait été interrompu. Cependant, l'ensemble des consignés gardaient un œil sur le visage de Paul afin de déceler l'imminence d'une nouvelle attaque. Constatant un regain de pâleur annonciateur de corruption atmosphérique, l'un d'eux lança avec hâte :

- « Votre médecin ne vous a-t-il point recommandé l'exercice physique Paul ? Peut-être devriez vous les rejoindre ? »

- « Vous avez raison, j'y vais de ce pas. »

Le premier étant le plus dur à faire, ce pas nécessitait de s'extirper d'entre les coussins dont la souplesse avait permis à ses genoux de côtoyer accidentellement son ombilic. Les cinq heures d'ingurgitation et les dix minutes d'avachissement rendaient l'exercice périlleux. Sous le poids de l'urgence, Paul

combattit la gravité et plaça son corps dans une position qui lui permit de respecter son engagement.

C'est avec une lente précipitation qu'il se dirigeait vers le petit coin de seize mètres carrés.

- « C'est occupé Monsieur. Mais il en est un second après le vestibule. Souhaitez-vous que je vous accompagne ? »

- « Merci mon brave, je connais les lieux. »

Effectivement il était bien brave cet homme là. Ne faut-il pas faire preuve d'un minimum de bravoure pour passer sa vie au service de personnes qui vous sous-considèrent ?

Le vestibule desservait les différentes pièces de l'aile droite du manoir tandis que le brave homme était retourné desservir la table. Paul allait se diriger vers le couloir qui le mènerait enfin au "déposoir" lorsqu'il entendit des cris enfantins dans la bibliothèque.

Le fils de son hôte était en pleine tentative de corruption maternelle.

- « Je veux ! Moi je veux ! Maman ! Je veux ! »

- « Non, non, non et NON ! » Répondit fermement et définitivement la mère.

- « Voilà ce que l'on appelle couper les « Je veux » en quatre ! » s'amusa Paul en poursuivant son odyssée.

Or, il n'était pas sage d'ajouter des tressautements facétieux aux secousses de son déplacement. Pensant que les cris de l'enfant couvriraient un second délestage gazeux, il se libéra à nouveau.

Paul venait de réaliser que s’attachant aux qualités sonores de sa “démétéorisation” il en avait oublié la fragrance et ses incidences. Alors qu’il effectuait une vérification panoramique à la recherche de potentielles victimes collatérales, il aperçut une anomalie.

Même si l’urgence l’appelait dans une autre direction, Paul revint vers le vestibule où une altération de la normalité l’attirait. Son acuité cérébrale était certes sous l’emprise de ses spasmes entériques mais il n’avait pas noté la présence d’un cadavre lors de son précédent passage.

Considérant qu’il s’agissait là d’un détail que même une colique ne permettait d’omettre, il déduisit que la livraison du macchabée avait dû s’effectuer durant la diversion puérule.

La situation prenait alors un aspect Shakespearien. Faire ou ne pas faire, telle était la question. Dans une infinie sagesse, Paul opta pour la priorité du vivant sans négliger le signalement du mort. En retournant vers le lieu d’aisance, il poussa un hurlement empreint de suffisamment de terreur afin d’attirer l’attention mais en modérant son ardeur afin d’épargner son fond de caisse.

Reprenant connaissance après le micro-coma provoqué par la décharge d’endomorphines de la libération, Paul réalisa qu’il n’entendait rien. Son cri si savamment dosé aurait dû amener des curieux qui, à leurs tours, auraient attroupé d’autres spectateurs et tout cela devait inévitablement avoir des répercussions sonores.

Déduisant que sa première tentative était restée infructueuse, et ayant à présent une capacité pulmonaire augmentée, il choisit un « Ah » habilement travaillé dans sa tonalité, sa durée et sa représentativité.

Semelles et lattes de parquet témoignèrent rapidement de l'efficacité de l'exhortation. A sa plus grande surprise, les enjambées ne s'arrêtèrent pas dans le vestibule mais s'accompagnaient de tambourinades sur la porte qui lui conférait l'intimité requise.

- « Tout va bien Paul ? » s'enquérissait le maître des lieux.

Aussi gêné que surpris, Paul balbutia :

- « Oui, c'est dans le vestibule. Allez voir. »

Il précipita la fin de sa sombre tâche et rejoignit les éclaireurs.

- « Et bien Paul ? Qui y-a-t-il ? »

La question paraissait inadéquate mais peut-être le propriétaire des lieux était-il coutumier de telles découvertes ? Cependant, les yeux hagards des autres participants inquiétèrent Paul. Ses craintes s'accrurent lorsqu'il découvrit que les pieds de la console n'abritaient plus le corps gisant qu'il avait entrevu quelques minutes auparavant.

- « Je...j'avais cru voir. Je ... je ne sais pas. »

- « Ce n'est rien très cher. Votre indisposition vous excuse. Nous en sommes encore tous secoués. Peut-être devriez-vous vous allonger ? »

- « Sans vouloir abuser, je crains de devoir accepter cher ami, cela me paraît plus sage. »

Le brave homme fut prié d'accompagner Paul à l'étage tandis que tous retournaient dans le salon, enclins à la raillerie.

- « Ce devaient être des gaz hallucinogènes. » Pouffa le plus aventureux.

- « Moi même, j'ai cru apercevoir un pachyderme en tutu. » Ajouta un second.

A la faveur d'une alcoolémie indécente, tous rirent faisant fi de la bienséance.

Paul remercia son guide et entra dans la chambre. Avant de s'allonger, il décida de compléter son excrétion inachevée dans le cabinet attendant. La chose faite, il rejoignit la chambre et rechigna à s'allonger aux côtés du cadavre qui agrémentait le couvre-lit en cachemire. Bien que leur première rencontre fut brève, Paul le reconnut aussitôt, il s'agissait de celui du vestibule.

- « Ne bouge pas ! Je reviens ! »

Il descendit les escaliers avec une vitesse et une dextérité qu'il n'avait pas rencontrées depuis ses dix ans. Cette activité avait cependant produit suffisamment de tapage pour attirer le majordome aux aguets de toutes nécessités. Étant plus jeune et plus leste, il retrouva Paul sur la dernière marche.

- « Monsieur ? »

- « Venez ! Venez voir ! »

Le domestique s'impatienta durant la montée. En effet, celle-ci s'avéra bien plus ardue pour l'homme dont le sursaut de jeunesse n'était que passager. Mais respectant les règles de l'ascension sociale, le valet accompagna subséquemment le roi. Presque triomphal, Paul ouvrit la porte de la chambre et alors qu'il allait faire sa démonstration, il fut atteint de stupéfaction. Le lit était vide.

- « Je vous prie de m'excuser Monsieur. Souhaitez-vous que j'ouvre le lit ? »

Pour combler son manque de conversation, Paul fit preuve d'un manque de considération.

- « Oui ! C'est la moindre des choses, il me semble ! »

Le décidément brave homme s'exécuta en se confondant d'excuses et le quitta.

Éprouvé, Paul s'allongea. Il émit alors plusieurs hypothèses concernant ces hallucinations macabres : manifestation ectoplasmique, hypersulfurémie, coma glycémique, plaisanterie macabre... Comme aucune ne le satisfaisait, il ne s'attarda pas dans ce lit. Craignant de subir le retour du précédent occupant, il choisit de rejoindre ses camarades.

Effectivement, la descente des marches ne révéla pas la même grâce que précédemment.

- « Tu es revenu là toi maintenant ! »

Paul s'adressa ainsi au corps sans vie mais pas sans entrain qui avait à nouveau retrouvé le vestibule.

Feignant la normalité de la situation, il rejoignit son amphitryon afin de lui déclamer remerciements et excuses, le priant ainsi de l'autoriser à se retirer dans ses pénates.

Déclinant l'offre d'un voiturier, Paul se dirigea vers la grange où l'ensemble des automobiles des invités avaient été remisées. La similitude de tous ces modèles de luxe ne lui permit pas de distinguer la sienne au premier regard. Il dut s'avancer dans l'allée avant de discerner son bien.

Se saisissant de ses clés dans sa poche, il perçut un bruissement. Il s'approchait de son véhicule lorsqu'il reconnut la paire de mocassins de cuir noir qu'il avait déjà rencontrée à trois reprises. Bientôt pantalon, veste et visage tuméfié confirmèrent la connaissance. Toutefois, il n'avait encore jamais vu l'homme haletant qui les bras sous les aisselles du mort tentait de le hisser dans son coffre.

- « Décidément ! Puisque vous êtes toujours où il ne faut pas. Je vois là un signe de la providence. Par conséquent, je vous serais gré d'accepter de m'aider à charger celui-ci, d'autant plus que j'en ai déjà placé un dans votre malle arrière. »